

IDENTIFICATION ET NOMINATION. DE PIERRE BRUNO.

Article paru dans le numéro 41 de la revue PSYCHANALYSE YETU (Édition ERES)

PAR SYLVIANNE CORDONNIER

1

La question du sujet ne peut s'attraper que par le biais de l'être comme conséquence du signifiant, et plus précisément par le bout de l'identification, qui sera le fil conducteur (avec la nomination) de l'article ; l'avoir ne menant qu'à l'impasse sauf dans l'**astrologie** capitaliste. Et de départ émerge la question de la fin d'une analyse et de ce que serait un sujet ... sans identification ? Est ce même possible ? L'article est dense, sa lecture nécessite un pas à pas rigoureux. Il n'est pas possible d'en rendre compte en 10 minutes. Je vais tenter de relever certains points dans les perspectives nouvelles qui s'ouvrent et poser quelques questions qu'il me pose.

La réflexion prend appui en son départ sur le legs freudien. En particulier sur trois types d'identification. La première, dite d'incorporation, identification à un idéal, qui se différencie de l'investissement de l'objet libidinal. Ici se profile la question de la « liaison de sentiment » le « chérir », l'amour indépendants du sexuel... Le deuxième développement fait un lien entre l'identification partielle, et l'identification par le symptôme personne haïe, personne aimée). La troisième identification s'entend et se démontre comme identification par le symptôme de l'autre, cette fois indépendamment du sentiment ...La réflexion se poursuivra avec l'« einziger zug ». Le « trait unaire » dit Lacan. La question est posée de la constitution libidinale de la masse, du *choix* d'un meneur (*aimé* et mis en place de l'idéal de chacun), de l'identification horizontale (d'un moi à l'autre, possible sans meneur?) et qui ne vaut pas pour ce que Lacan appellera « logique collective ».

Le questionnement reprendra avec le legs lacanien et repose sur une thèse majeure : **l'identification répond à la question : comment un sujet est-il constitué à partir du signifiant ?**

Dans la mise en cause du A=A, Lacan utilise un exemple emprunté à Saussure et déplie le cogito de Descartes. Le premier met en relief la question du même posée avec le trait unaire, et de la répétition, le deuxième soulève la question de l'énoncé, de l'énonciation, différenciant leurs sujets .

Cette différenciation me semble d'importance. En littérature, « qui dit JE ? ». Le sujet grammatical nous le savons, n'est pas forcément le sujet de l'énonciation ... La différence des sujets est essentielle à repérer dans le propos de l'analysant.

Et le « à qui s'adresse » le propos est d'importance en la situation qui peut vérifier cet accordement entre le sujet de l'énonciation, et ce qu'il énonce (juger d'une analyse menée à son terme)

Le cogito ne fonde pas l'être du sujet mais plutôt le sujet supposé savoir qui serait à destituer à la fin d'une analyse .

La question du sujet part donc de l'einziger Zug de Freud, du trait unaire (deuxième identification). De ce qui se répète dans le symptôme. Ce trait est, dit P.Bruno, **comme** un signifiant : un différentiel. Il présente l'altérité. L'identification n'est donc pas faire un, le même ne revient jamais, d'où s'explique la répétition ; mais aussi la numération (qui permet de distinguer chaque un).

Je pose ici une question: peut-on envisager une répétition finale, ou dit autrement la seule vraie répétition serait-elle envisageable comme celle qui acterait la fin d'une analyse ?(la rencontre reconnue et acceptée de l'impossible, la rencontre ratée avec le réel?)

Le trait unaire, sa singularité absolue, permettent de saisir la question de la lettre dans le nom propre, son effet de féminisation (mise en suspens du signifié), l'inanité de la langue réduite à la communication à quoi objecte la poésie. Ainsi s'annonce l'à-venir des développements de Lacan, et de Pierre Bruno : la logique du pas tout et son corolaire l'émancipation du devoir de signification et l'ouverture sur le possible choix de la muse, *le poétique ?*

Un premier constat: **sans identification, pas de sujet**. Et, écoutons Leibniz avec P.Bruno : le sujet « entre l'être et le peut-être ? »

2

Nous entrons ensuite dans l'univers topologique lacanien, en tant que « main bleue », opérateur topologique.

Un rappel d'importance ici de Pierre Bruno : l'unaire primitif ne s'expérimente qu'à ne pas oublier **qu'il n'a lieu que dans l'univers du discours qui préexiste au sujet**.

Je ne reprendrai pas la démonstration éclairante des tores, cross cap, du tétraèdre et de la quatuorcesse... Tous les termes que nous avons l'habitude de manier sont repris, démontrés, redéfinis, articulés nouvellement. Ainsi de la privation freudienne que Lacan reprend avec le quadrant de Pierce et qui permet de situer le sujet constitué du trait unaire en tant qu'**exclu. Privé**. Le trait unaire se présentant comme « **marque qui cerne l'effacement de toute trace** » le « trauma » comme étant d'avant le sujet. La castration avec la numération : consentement à la perte de l'unaire primitif, la frustration. L'illusion de la continuité demande désir est ainsi démontrée et justifiée par la place de petit phi sur les 3 cercles dessinés ; la distorsion entre la position de phi (petit) et de a apparaît clairement de ce que le trou du tore de l'un est l'âme du tore de l'Autre. Le phallus actant cette équivalence du trou. La distorsion explique le sans pouvoir de l'Autre symbolique à satisfaire le désir. Je vous renvoie à la page 59 et aux suivantes qui éclairent la distorsion et ses conséquences : le leurre de la satisfaction du désir, l'inarticulable de l'objet dans le désir (fonction du surmoi). Ils se trouvent dans ce changement de perspective, torique, *fondés logiquement. Elucidant les formes des identifications*.

Notons une constante dans les avancées du questionnement : **la logique du pas tout, de la castration pas toute des femmes**. P.Bruno en tire des conséquences radicales, en particulier dans l'affinement de la définition, de la place, de la fonction de l'Autre réel (mais pas que...).

C'est à suivre les formules de la sexualité dessinées par Lacan, le x en place de l'Autre réel et la logique du pas tout que nous nous acheminons vers un au-delà de la butée freudienne sur le roc de la castration... Et entrons en terre nouvelle pour nous poser la question de la fin de l'analyse.

Le crosscap pousse plus loin, avec la coupure, la démonstration des tores.

La double coupure autour du trou dans le cross cap, le constat de l'antipodie permet la division réelle de l'objet cross cap avec d'un côté l'extériorisation de a, et de l'autre côté la mise à plat du phallus. Le point de suture du trou, le phallus opère une connexion entre ce qui relève du sujet, ce qui relève du a ; ce qui fait division entre le sujet et a est la double coupure autour de ce point ; une lecture s'en déduit

de la formule du fantasme, et de l'articulation entre l'objet a et le splitting du sujet en termes de « à la place de ».

Ce qui m'interpelle ici est la démonstration d' un même prélèvement et sur le sujet et sur le grand Autre. Un même prélèvement. Est ce à dire que ce qui est prélevé est le même a ? Ou...

Du fait des coupures antipodiques, ce qui ici se repère dans la division du crosscap : une surface bilatère avec extériorisation de l'objet a et une unilatère avec la mise à plat du phallus ?(a et phallus).

Doit-on entendre ce même prélèvement comme l'espace institué d'un même manque ou de deux ? (de part et d'autre de la surface trouée ?).

L'identification sera remise en chantier dans RSI.

Nous vérifions ici l'évidence du **quatrième terme**. Le trait unaire, l'identification, nous mènent à la question d'une double qualification : d'un côté, l'Autre réel (le nœud,) et l'identification au réel de l'Autre Réel : le N du P. Ce qui introduit une différenciation entre le père nommant, celui du désir et non de la jouissance, et le père nommé.

D'un pas de côté par rapport à Lacan surgit la question : **Qu'en est-il du père non seulement en tant que nommé donc mais en tant que nommant ?**(La pluralisation des N du Père étant à placer du côté des nommés, et du côté du déterminisme de la filiation...). La différenciation implique dans le nœud, une consistance en plus : celle qui doit nommer les 3 autres consistances, (dont le symbolique) et qui fasse trou, une consistance qui produit la métaphore (le N du Père à la place de l'absence de la mère) p.67. C'est ce qui est appelé **le quatrième terme (le père nommant**

3

incorporé). Se trouve ici démontrée la nécessité topologique du quatrième terme par ses conséquences. Cette partie de la démonstration éclaire autrement la clinique, ou plutôt les modes d'assujettissement des sujets, ce qui leur est commun, ce qui fait lapsus, à quel point dans le processus de nomination ? Ce qui répare . Nous nous orientons vers le symptôme et le sinthome. Un au-delà de la filiation.

Il y aurait un N du Père nommant dont la fonction est de nommer **le père lui-même**.

L'écriture des formules de la sexualité, démontre un indécidable majeur . Au père réel est substitué un x à l'endroit où serait placé le « dire que non à la fonction phallique ».

*Ce dire que non **indécidable** ne se retrouvera-t-il pas dans l'**injustifiable de la nomination** ?*

Le père réel , le père du désir, non de la jouissance selon Freud, castré, est le père possiblement nommant, nommant le père lui-même. Se nommer serait donc se mettre sous la bannière du signifiant du N du Père. Ici, nous pouvons rencontrer l'énigmatique refus d'un consentement à la conséquence de la fonction nommante à savoir accepter de n'être plus qu'un signifiant qui ne peut se signifier lui-même ? Et surtout de faire métaphore paternelle ? (forclusion)

Mais qu'est ce que la nomination du père par le père ? Le père nommé serait -il juste l'autre face du père nommant qui a accepté d'être un père nommé ? Au sens d'actif/passif ?

Ou devons nous prendre en compte le « se » nommer comme père ? La forme pronominale qui dans certains cas est qualifiée d'inalysable par les grammairiens ?

Comment aborder avec cette donne, ce que l'on a coutume d'appeler l'autonomination du côté de la psychose ?

Retenons : Du nouveau par rapport à Freud. Il existe une quatrième forme d'identification : l'identification **au** symptôme défini comme nomination du symbolique incapable de faire trou , et non identification **par** le symptôme.

P.Bruno pose le symptôme comme ce qui émerge à la limite du savoir concernant l'être de filiation.(SsS). Et dans la place de l'injustifiable nomination.

Faisons un saut avec Joyce, l'ego et sa fonction, nous arriverons à une précision des rapports entre le symptôme et le sinthome. Le sinthome avec deux faces essentielles , celle qui transforme le symptôme en art, celle qui fait suppléance du nom du père. Il révèle l'insuffisance de la filiation.

P.Bruno pose alors :

le toujours de la nomination et de l'incorporation du père nommant, le 4ème rond(quel que soit le mode d' assujettissement). C'est le symptôme. Et s'il y a ratage de la métaphore paternelle, le sinthome peut corriger le ratage.

La non nomination du père par lui-même et sa résultante possible ; la forclusion du signifiant du NduP. Le père nommé reste bien indispensable. Il y a, en la situation, un « sans pouvoir jamais dire» C'est en cette période que Lacan avance sa thèse : « **Savoir y faire avec son symptôme, c'est la fin de l'analyse.** » Ce que P.Bruno reconnaît comme une identification nouvelle. Cette identification impliquerait deux conditions : l'interprétation (du symptôme) ou le passage à la dimension de l'écrit.

L'écrit ... de la lettre poétique? Je pose la question...

Ce point d'arrivée majeur est grain de sel de P.Bruno. Relevant le tour de force du poète. **Un passage de la question de l'être à celui de l'existence... qui implique la limite.** (Pessoa : ce qui n'a pas de limite n'existe pas) et un changement de perspective dans l'abord de l'impossible ; l'Autre réel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire devient : **un Autre réel qui dessine un possible en attendant qu'il s'écrive.**

La castration pas toute requalifie donc le sinthome qui fait limite au Un (au tout), donne au Ndu P, une fonction de bouchon, affirme l'absence de garantie (par la loi de la castration)

4

Abordons les conclusions : le sinthome révèle l'insuffisance de la filiation (cf Charbovari de Flaubert), qui conditionne le SsS pas son existence. Ce faisant, il réhabilite le N du P qu'il transforme en symptôme, (quatrième qui nomme (troue) le symbolique) , symptôme qui signe le passage de l'être de filiation à l'être de symptôme .

Il y a une conséquence à déduire pour la cure : le symptôme doit être interprété comme nommant(causation) et non nommé (déterminisme de la filiation)pour se transformer en sinthome.

Le recours au tétraèdre, dans lequel toujours une liaison est rompue, confirme une avancée bouleversante, et je pose là une dernière question :

(S1 et S2 = A divisé. Conduisant à l'écriture du S(Abarré). Si S1 ne représente pas le sujet pour S2, comment réaborder l'écriture des discours ?

Autre question que soulève P.Bruno : la nomination peut-elle être le fait de la mère... ; à cette question il répond oui . Pourquoi ? Comment ? Elle a capacité à introduire dans le langagier la loi de castration. Et d'ajouter seul **le symptôme sait** et l'identification est identification **à un savoir qui ne se sait pas lui-même.**

Le père en nommant se définit comme point perspectif (cf Baudelaire) grâce auquel le monde peut s'organiser. L'Autre symbolique troué peut devenir muse (qui relève du réel)

Pierre Bruno ouvre la fin de son article avec une question : **la nature du trou.** Le trou qui nécessite la nomination du symbolique, rappelons : le symbolique seul ne suffit pas à faire trou.(cf Baudelaire

s'adressant à Dieu auquel il expose son projet de tresse : « par votre main montés ne pourraient pas suffire... »)

C'est de cette insuffisance que le poète se saisit pour faire œuvre d'art... Et relevons ce que nous apprend un autre poète, Flaubert : le trou s'éprouve de s'opérer, ce qu'il acte avec la lettre H du nom qu'il se donne : le poHète. Le coup de lettre, le coup d'H qui trouve le langage...